

Littérature antiféministe anglo-saxonne

Autor(en): **Weid, Bernadette von der**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **66 (1978)**

Heft [6]

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-275269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANTIFÉMINISME

Littérature antiféministe anglo-saxonne

Bien que le féminisme ait acquis aux U.S.A. un succès superficiel, l'égalité entre hommes et femmes reste mal discernable. La plupart des Américains sont d'accord d'améliorer le statut des femmes, mais cet accord n'est jamais donné au nom du féminisme, et il reste marginal.

Dans la littérature antiféministe récente, on peut chez les Anglo-Saxons noter certains ouvrages intéressants :

«Le suicide sexuel», de Georges Gilder, «Le patriarcat inévitable», de Steven Goldberg, la «Nouvelle Chasteté», de Midge Decker et le «Prisonnier du Sexe», de Norman Mailer.

Ce sont quatre écrivains intelligents, et on ne peut pas nier aisément leur prose. La réponse évidemment, est qu'ils n'ont pas entièrement tort, mais leur rôle est plus facile puisqu'ils renforcent des points de vue traditionnels, le désir de valeurs stables et d'identités non menacées.

Il n'y a cependant pas d'unité antiféministe, et ces auteurs se contredisent souvent. Une idée centrale est qu'il est faux de proclamer qu'il n'y a pas de différences essentielles entre hommes et femmes. Mais inutile de démolir le féminisme pour en arriver là, égalité ne veut pas dire identité.

Midge Decker, dans la «Nouvelle Chasteté et autres arguments contre la libération des femmes», est la plus sévère bien que femme elle-même :

«Le MLF ne demande en fait pas l'égalité ni un désir de liberté. En examinant ce mouvement de plus près, on voit qu'il traite des difficultés qu'éprouvent les femmes avec les droits et les libertés qu'elles ont déjà obtenus.

C'est l'angoisse devant cette liberté toute neuve qui fait les ménagères névrotiques, les secrétaires frustrées et les féministes militantes. La notion de suprématie mâle est une excellente excuse qui allège les femmes du sens des responsabilités.»

Toujours d'après Decker, les MLF révèlent leur vrai désir : celui de ne plus être mères, ce qui déterminerait une haine d'elles-mêmes. Elles ne veulent pas devenir mâles, mais plutôt non-responsables, à nouveau adolescentes. Et Decker assimile certaines réactions féministes à des «caprices d'enfant».

On peut sauter en l'air devant cette argumentation, mais l'auteur est assez convaincante en parlant des femmes qui fuient les responsabilités adultes dans une communauté ou dans le mariage bourgeois.

Georges Gilder (Le suicide sexuel), attaque les féministes car elles désirent les droits que Midge Decker considère acquis : salaire égal pour travail égal, formation professionnelle semblable. Pour Gilder, cette demande constitue une menace à la sexualité traditionnelle, sur laquelle repose notre civilisation. «Il ne peut y avoir de termes d'égalité entre les sexes, sans sous-entendre un suicide sexuel».

«Il n'y a pas d'être humains, seulement des hommes et des femmes... Eros est la source de notre volonté, vitalité et créativité», et le sexe «la pulsion la plus forte qui motive la vie humaine». Tous les problèmes sociaux — abus de drogues, familles désunies, criminalité — résultent d'une «déformation fondamentale de la sexualité».

Pour Gilder, la femme est cependant sexuellement supérieure en assumant la maternité, alors que l'homme ne voit pas son rôle de père comme une identité, mais recherche celle-ci dans des activités agressives et extérieures.

Norman Mailer dans son «Prisonnier du Sexe», a bien agacé les féministes comme Kate Millett. Il voit le destin de la femme dans son utérus, qui transcende ce qu'elle voudrait devenir. Il partage avec Gilder la notion que l'homme est «fragile» et admet que le «principal préjugé mâle, c'est que les femmes ont déjà la meilleure part dans la vie».

Si Mailer voit dans la procréation l'ultime symbole de la différence sexuelle, si Decker crie que les femmes refusent cette différence parce qu'elles sont furieuses d'être femmes, si Gilder supplie les femmes de se différencier des hommes,

Steven Goldberg (Patriarcat inévitable) examine plus avant cette idée de différences biologiques entre sexes et conclut que la nature même de ces différences implique la domination du mâle. L'agressivité mâle est provoquée par l'hormone mâle, la testostérone. Or cette



agressivité n'opresse pas les femmes puisqu'elle est dirigée vers le succès ou la domination — les femmes, limitées par leur physiologie ont une puissance «centrale» dans le «rythme des choses» autrement dit doivent trouver leur place au foyer. Goldberg renforce aussi la notion de mâle dominateur en parlant de son aptitude aux abstractions logiques, et donne des exemples (que l'on retrouve partout, tels que champions d'échecs, Aristote, Rembrandt ou Marx). Il consacre un chapitre aux «Confusions et Erreurs dans l'âme féministe» qui ne peut d'ailleurs les éclairer puisqu'elles sont à priori incapables de raisonner logiquement.

Que penser de toutes ces affirmations ? Peut-être comme Henry Kissinger, que «nous sommes aujourd'hui coincés entre de vieilles conceptions politiques et un environnement totalement nouveau, entre l'inefficacité de l'état et les nouveaux impératifs d'une communauté globale».

Ce terme, communauté globale est neuf ; en effaçant les stéréotypes et les mythes, en demandant des droits égaux pour tous, le féminisme aide à créer les conditions d'une recherche intègre dans la nature de la féminité et de la masculinité, apprécier les différences inhérentes et surtout reconnaître la réalité humaine transcendante qui nous unit tous.

B. von der Weid

Sources : «A Look at antifeminist literature», Gayle Morrison.

L'antiféminisme, par Benoîte Groult *

«Il existe mille et une manières d'être misogyne. Ceux qui comptent sur les femmes pour assurer la survie de la famille au nom du bonheur des femmes, ceux qui prétendent les défendre contre elles-mêmes, ceux qui les vénèrent en tant que mères, ce qui permet de les mépriser en tant qu'objets sexuels, ceux qui ne peuvent se passer d'elles, ceux qui cherchent à leur «épargner le travail exterminateur et la promiscuité des manufactures», ceux qui se réfèrent sans cesse aux prétendues lois de la Nature dès qu'il s'agit des femmes, ceux qui estiment que, plus instinctives, elles doivent être des médiateurs entre l'univers et eux, ceux qui ne rendent hommage qu'à leur beauté, complémentaire de l'intelligence virile, «ceux qui pieusement, ceux qui copieusement...», tous ceux-là sont des misogynes, et d'autant plus dangereux qu'ils l'ignorent ou le nient.

Les misogynes cousus de fil blanc ne font plus peur à grand monde. (...)

Mais comment nous délivrer des autres ? Des misos subtils, des misos naïfs, des misos galants qui font appel à «ce qu'il y a de meilleur en nous», et qu'ils ont pris la peine de définir auparavant ? Quand cesserons-nous de nous laisser impressionner ? Quand nous convaincrions-nous que ce qu'il y a de meilleur en nous, de plus authentique, c'est à nous-mêmes de le découvrir et de ne plus nous laisser dicter par des «autorités morales incontestables», parmi lesquelles ne figure jamais une femme ? »

* Le féminisme au masculin (Denoël-Gonthier)